



EN DIRECT...

... des colloques

VERS UNE « DÉCOLONISATION » DU CATHOLICISME AFRICAIN ?

Du 12 au 17 septembre dernier s'est tenu à Abidjan un colloque sur « Civilisation noire et Église catholique » qui a réuni une cinquantaine de participants. Colloque remarquable dès le départ à au moins trois titres : l'extrême diversité de provenance des participants, la variété et la complémentarité des « écoles » philosophiques et théologiques représentées, enfin le fait que princes de l'Église, prêtres et laïcs, « démocratiquement » mêlés, aient tous accepté de s'inscrire dans la problématique fixée par la S.A.C. (la Société Africaine de Culture).

M. Alioune Diop, Secrétaire général de la S.A.C. et promoteur de la rencontre, fixait clairement, en séance d'ouverture, le projet du colloque : « On s'étonnera peut-être de voir la S.A.C., association non confessionnelle, s'intéresser tant à la religion. C'est que depuis plus de quinze ans, les Africains se sont engagés dans une phase de leur évolution où le problème majeur demeure encore celui du développement ; on se demande alors sérieusement si l'on peut mobiliser un peuple pour son propre développement sans faire appel à ce capital exceptionnel d'intelligence, de pensée et de responsabilité que constitue une religion ? » De manière plus précise, en attendant de se pencher ultérieurement, dans les années à venir et en d'autres pays, sur le problème de l'identité culturelle du peuple négro-africain au sein de l'église protestante comme au sein de l'Islam, il s'agissait, à Abidjan, d'une part d'étudier les rapports existant entre civilisation noire et église catholique ; d'autre part, de clarifier un

objectif : savoir comment associer les forces spirituelles de l'Église au développement national des peuples noirs et, en même temps, mobiliser les ressources d'expériences et de talent, de ferveur et d'amour des peuples noirs pour soutenir l'essor d'une chrétienté négro-africaine, consciente de sa propre identité créative, responsable et majeure ».

communications et résolutions

Les débats se sont organisés à l'intérieur de trois commissions dont les travaux ont eu lieu successivement, au fil des jours, de manière à permettre à tous les participants du colloque d'y prendre part.

La première Commission a entendu la communication du R.P. Ngongo, Professeur de Science politique à l'université de Yaoundé (Cameroun), sur *le pouvoir politique occidental dans les structures de l'Église en Afrique* ; et celle du Pr V.Y. Mudimbe (Zaïre) sur *le pouvoir culturel de l'Occident et le Christianisme*. Enfin, M. Th. Ndiaye, représentant du « Groupe informel de réflexion et d'action de Dakar » (Sénégal), a rendu compte d'une recherche collective sur *l'autorité culturelle de l'Occident dans la vie chrétienne en Afrique*.

C'est dans la deuxième Commission consacrée à la recherche des « valeurs africaines » et à la réflexion sur les conditions d'un catholicisme africain qu'ont lieu les communications majeures : de Mgr Milingo, Archevêque de Lusaka (Zambie), *Civilisation noire et Église catholique*, qui a exploré courageusement les espaces interdits par la sorcellerie ; de l'Abbé Bimwenyi, jeune théologien zaïrois récemment diplômé de Louvain, *l'Avènement d'une nouvelle proximité de l'improbable*, qui a renvoyé à l'analyse les concepts des théologies circonstancielles : de l'adaptation, de l'indigénisation, de l'implantation, de l'africanisa-

Civilisation noire et Église catholique*

tion ; le jeune théologien a plaidé pour une réorganisation radicale de l'espace de la croyance et une expression nouvelle de la parole africaine sur Dieu ; de l'Abbé Th. Okere, Professeur de Philosophie au « Bigard Memorial Seminary » d'Ikot-Ekpene (Nigeria), sur *la Valorisation chrétienne de la civilisation noire*, qui a recensé de manière critique conceptions et normes africaines que la pensée catholique pourrait investir et actualiser : la famille, le communalisme, les structures politiques, la tolérance, etc. ; du R.P. Ossama, de l'Archevêché de Yaoundé, *la Valorisation de la foi culturelle africaine* qui, à partir des travaux d'anthropologues, a essayé de concilier la foi traditionnelle africaine en Dieu et le message chrétien ; du Pasteur K.A. Dickson, Chef du Département des Religions de l'Université du Ghana à Legon, *La promotion des valeurs africaines de civilisation comme valeurs chrétiennes* qui, avec rigueur, a montré les exigences d'une lecture et d'une compréhension de la Bible en raison de l'expérience africaine de vie et de pensée ; de M. A. Rabenoro, Malgache, Professeur à l'École Pratique des Hautes Études à Paris, *Lecture africaine de l'évangile* qui, partant des travaux les plus modernes de sémiologie littéraire et de la sociologie des religions, a tiré les conséquences du rapport qui peut réunir un lecteur africain et l'évangile comme texte : la perspective ouverte ne pouvant être, selon M. Rabenoro, qu'utopique, c'est-à-dire en désaccord avec l'ordre existant.

La troisième Commission n'a reçu qu'une communication, celle du R.P. Eboussi-Boulaga, Jésuite camerounais : *Pour une catholicité africaine : étapes et organisation*. Travail de synthèse et de prospective, le texte d'Eboussi-Boulaga entendait d'abord réfléchir sur les actes fondateurs d'une nouvelle catholicité africaine et proposer un projet collectif aux Églises d'Afrique.

Complémentairement aux exposés des trois Commissions, les participants ont

* J'aimerais, d'entrée de jeu, le préciser, bien que cela me paraisse aller de soi : ce texte n'engage que ma seule responsabilité. (V.Y.M.)

disposé de documents de travail variés. Parmi les plus importants, retenons : *La Valorisation africaine du statut du prêtre* du R.P. Cyprien Mboka; *Les sources et les normes d'une expérience chrétienne* de M. J.R. Porter, du Chicago Center of Black Religious Studies; *De la sous-mission à la succession* du R.P. Engelbert Mveng; *Pouvoir occidental et structure de l'Église en Afrique* de M. l'Ambassadeur du Sénégal E.C. Basse; *Pouvoir culturel et politique des Églises en Afrique noire* de M. Laënnec Hurbon, du C.N.R.S. (Paris); *Bernard Lonergan et la théologie noire* du R.P. E.K. Braxton, de l'Archidiocèse de Chicago; *Le droit à la différence ou l'enjeu actuel des Églises locales en Afrique noire* du R.P. Jean-Marc Ela; *De la religion africaine traditionnelle : essai d'une nouvelle approche* du R.P. J.M. Agossou, de l'Institut Supérieur d'Études religieuses d'Abidjan.

Au terme du colloque, on notait pour la première Commission (rapporteur : V.Y. Mudimbe, Zaïre) qu'au regard des exposés et débats les participants avaient étudié principalement trois points :

- l'organisation du pouvoir de la « Mission »;
- le discours politique de l'Église sur l'Afrique;
- les rapports entre les discours de l'Église et les puissances coloniales d'hier et les métropoles euro-américaines d'aujourd'hui.

L'étude de ces questions avait conduit à l'établissement de vœux précis :

- sur le plan politique : qu'on parvienne à moyen terme à mettre l'Église d'Afrique hors des pôles extérieurs d'intervention politique;
- sur le plan culturel : que l'on travaille pour que les discours de l'Église d'Afrique soient conformes à l'environnement et aux contextes réels de l'Afrique; particulièrement :
 - (a) en se souciant davantage de la promotion de l'homme africain;
 - (b) en étant attentifs à la nécessité impérieuse de mettre en lumière l'Évangile en son contenu originel;
 - (c) en prenant conscience de l'importance de partir des expériences et situations africaines pour préparer et provoquer la rencontre avec le Dieu de l'Évangile;

- sur le plan doctrinal : qu'on dissocie plus nettement encore l'adhésion à Jésus-Christ et le christianisme comme « système » historique et idéologique.

La deuxième Commission (rapporteur : Abbé Bimwenyi, Zaïre) avait étudié les lieux d'expressions chrétiennes et mis en évidence l'utilité d'une compréhension nouvelle de l'espace morphologique de l'Afrique, de l'espace des institutions, de l'espace des significations majeures, afin

de promouvoir une parole et des attitudes africaines qui soient pleinement chrétiennes et parfaitement responsables. Composée principalement de théologiens, la deuxième Commission a, en réalité, tenté de concevoir une théologie radicalement nouvelle, pleinement attentive au problème de la distance culturelle et historique et qui, de ce fait, n'aurait plus à se situer par rapport aux expériences normatives de l'Occident. « Les communautés chrétiennes négro-africaines, selon l'Abbé Bimwenyi, cheminent suivant une trajectoire culturelle et spirituelle propre et interprètent l'existence à partir d'une grille de lecture impliquée dans leur langage et l'expérience humaine et religieuse qui remonte aux temps des commencements et dont les données essentielles se conservent dans les « macu ma Sambi », dans « les Oreilles de Dieu ». Le « bosquet initiatique » n'a pas flambé, le « sens » n'a pas été capturé. La rencontre de l'homme religieux africain avec le Christ a lieu à l'ombre des palmiers, sur des collines qui, dans ce vis-à-vis, rééditent le Thabor, sans cesser de relever de l'humus propre, du pôle de l'Africanité authentique qui ne peut s'effriter sans évanouissement du procès de révélation.

Différente mais complémentaire à cette perspective majoritaire, une autre, discrète, fondait la possibilité de toute théologie en Afrique sur les exigences d'une lecture africaine de l'Évangile : « une lecture inspirée par l'esprit utopique qui est à nos yeux l'essence même de l'Évangile ne peut être que subversive, voire révolutionnaire. Il appartient aux hommes de culture du continent noir de savoir lire les signes des temps, de déceler derrière ce qui n'est peut-être pas encore manifesté, une montée révolutionnaire des masses africaines, qu'il sera difficile d'endiguer, mais à laquelle le message révolutionnaire de l'Évangile du royaume peut constituer une réponse... Mais à condition que les Églises et les chrétiens d'Afrique acceptent de procéder à une rupture radicale avec toute lecture traditionnelle ou néo-traditionnelle (...) » (A. Rabenoro). Présupposés qui, on le voit, à l'instar des théologies de la révolution de l'Amérique latine, conduisent à inscrire la pensée théologique africaine dans des problématiques concrètes du développement et de la libération de l'Afrique.

C'est le R.P. Eboussi-Boulaga, rapporteur de la troisième Commission, qui a présenté les grandes lignes d'une action concertée pour les années à venir : les étapes et l'organisation d'un projet qui serait garant d'une catholicité africaine. Il notait que la commission proposait « l'organisation d'un Concile africain qui pourrait mobiliser l'initiative des peuples africains et qui se donnerait les structures et les moyens nécessaires pour mettre la

catholicité en état de conciliarité permanente; et lui ferait ainsi assumer la tâche de la mission intérieure d'Afrique en toutes ses dimensions, spirituelles, intellectuelles, politiques et économiques ».

Pour l'expression concrète du projet d'une catholicité africaine, la Commission proposait la promotion ou la création de cinq principales structures :

- la promotion des structures d'information qui donneraient aux individus et aux communautés catholiques les outils nécessaires pour se connaître, s'éduquer, prendre en charge leur croissance et leur maturation spirituelle en toute responsabilité;
- l'organisation, ensemble avec les autres confessions chrétiennes, d'une autorité morale crédible à l'Afrique, qui puisse parler et agir au nom de la conscience africaine en faveur de la survie et des droits de l'homme africain, en ces temps de violence et d'arbitraire;
- l'organisation d'une université catholique interafricaine, creuset qui aidera à s'acquitter des tâches de pensée de la catholicité et de l'évangélisation de l'intelligence africaine, en dialogue avec l'expérience vivante de l'humanité d'hier et d'aujourd'hui, notamment avec celle de l'Afrique et de la grande tradition catholique;
- la recherche pour l'organisation et la promotion des lieux d'une spiritualité africaine, d'une pédagogie de la responsabilité individuelle et collective;
- l'organisation de l'autonomie financière des Églises d'Afrique; et, en attendant, la création d'un organisme interafricain qui unifierait les aides de la chrétienté; ainsi prévaudra l'échelle des priorités et des urgences; et le service de la communauté pourra dépasser le stade des microréalisations et viser le long terme.

le sens d'un projet

Décolonisation du catholicisme? La question est violente et si le terme « décolonisation » ne fut pas souvent employé au cours des travaux du colloque, il fut bien présent d'un bout à l'autre de la rencontre, si on le comprend comme « réorganisation d'un espace de vie ».

Pareil projet ne pouvait évidemment, situé dans le contexte global du catholicisme africain, que susciter inquiétudes au mieux, et, au pire, méfiance ou suspicion. Le moment même du colloque et les questions soulevées par un thème aussi clairement défini que « Civilisation noire et Église catholique », pouvaient expliquer que l'on puisse s'interroger sur les intentions réelles des promoteurs de cette rencontre. On a pu rappeler – sans tenir compte des nuances et du sens d'une

thèse – l'article d'un jésuite africain, publié naguère dans une revue française de spiritualité, dans lequel il était proposé la programmation d'un départ graduel d'Afrique de tous les missionnaires occidentaux ; on a voulu trouver la continuité de cette thèse dans le livre récent – *l'Émancipation d'Églises sous-tutelle* – publié à « Présence Africaine », en 1976, pour un autre jésuite africain, le R.P. Hebga. On pouvait aussi, il est vrai, chercher à interpréter des absences remarquables : aucun cardinal africain, aucun recteur d'institut universitaire, aucun doyen de Faculté de Théologie catholique. On pouvait également s'inquiéter des raisons qui firent dire et écrire à certains observateurs que des catholiques africains rêvaient d'un concile « style O.U.A. ». On pouvait enfin s'interroger sur la signification de discussions byzantines – à la fois théologique, philosophique et politique – qui semblèrent diviser la salle à propos des mots à utiliser dans le télégramme que les participants envoyèrent au Saint-Père à la veille de la clôture du colloque pour lui dire leur fidélité et demander – Oh ! distraction de savants – la bénédiction apostolique qu'il aurait fallu invoquer le premier jour de la rencontre.

Ces questions, fondées ou non, signifient, à mon sens, au moins deux choses : premièrement : un arrêt sur les implications du rapport civilisation noire et catholicisme ne peut ni passer inaperçu ni laisser indifférent ; deuxièmement : les suspensions inquiètes paraissent bien ressortir à l'instance idéologique qui, pendant des siècles, dans la tradition catholique, écrasant des recherches et des parcours discrets, a confondu la Foi et « le système christianisme », c'est-à-dire l'adhésion à Jésus-Christ et la structure singulière de l'expérience historique de l'Occident qui a assumé et exprimé le message de l'Évangile.

Dans son discours d'ouverture, réfléchissant sur la double appartenance du catholique africain – appartenance à l'Afrique et à l'Église – Mgr Yago, Archevêque d'Abidjan, avait notamment relevé que « toute Église locale, qu'elle soit d'Afrique ou d'ailleurs, n'est Église catholique que par sa note d'authenticité apostolique, par son insertion dans l'histoire et la tradition de l'Église universelle ». Cette note sévère rencontrait, heureusement, le vœu des organisateurs du Colloque : la proclamation d'une Foi et d'une Fidélité. Mais ce vœu signifiait aussi pour les organisateurs que l'on s'arrête, comme le remarquait M. Alioune Diop, sur le fait que « la vraie colonisation est culturelle et religieuse ». La chrétienté négro-africaine, estimait-il, « atteindra sa maturité et sa pleine authenticité lorsque le peuple noir aura compris la richesse de la Parole de Dieu, à travers les dons, les compétences, le tempérament,

les rêves et aspirations spécifiques qui *hic et nunc*, font de notre civilisation une communauté humaine vivante, autonome et équilibrée par l'exercice normal de ses responsabilités modernes – usant de ses langues et langages, de ses expériences sociales, voire des ressources et inspirations de son environnement pour réaliser son destin spirituel ».

Ce projet inspira les débats. C'est lui qui fonda les discussions sur les principes fondateurs d'un catholicisme africain pour demain. Dans un premier temps, il permit, comme l'indiquait le R.P. Eboussi, l'arrêt sur « la mission étrangère » en Afrique : voir « comment elle fut l'organisation d'un élan de la chrétienté tout entière, comment dans sa pratique, à base de relations humaines, d'éducation, de protection de la vie et des hommes, elle visait à les renouveler, à en faire des êtres ouverts à l'universel, des « catholiques ». En un deuxième temps, il s'agissait, de manière pratique, de répondre au vœu de Paul VI, émis d'Afrique, en 1969 : « Africains, vous êtes désormais vos propres missionnaires ; être vos propres missionnaires, c'est-à-dire que vous, Africains, vous devez poursuivre la construction de l'Église sur ce continent ». C'est donc une nouvelle mission à concevoir : chercher, comme le disait encore le R.P. Eboussi, « la manière dont nous pourrions reprendre les éléments constitutifs de la destinée missionnaire pour les transporter dans une situation radicalement changée (...). Promouvoir des attitudes, des choix et des actions qui nous solidarisent avec le destin de l'Afrique, son agonie, ses infirmités, son désir de guérison et de vie, et qui nous introduisent résolument dans les espaces incertains et inviolés offerts à notre seule responsabilité ». Bref, selon l'heureuse expression du R.P. Mveng, passer nettement, de la sous-mission à la succession.

en guise de conclusion

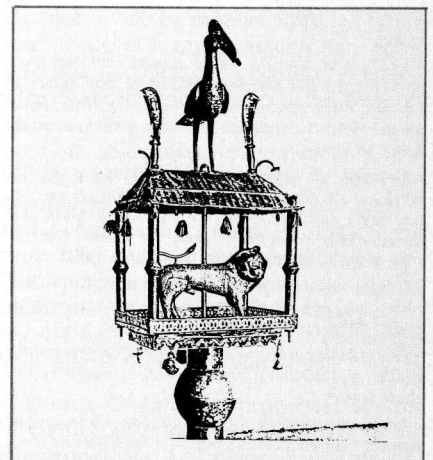
Il est probable que la réunion d'Abidjan a été un moment important dans la recherche sur la signification de la rencontre de l'Afrique avec l'Église catholique. Il est probable aussi que cette rencontre aura permis la mise au clair de problèmes précis que, dorénavant, on ne pourra ni éviter ni contourner. A terme : il n'est pas invraisemblable de penser que la rencontre des théologiens du tiers monde, qui se tiendra à Accra en décembre prochain autour du thème de l'engagement des chrétiens dans l'Afrique d'aujourd'hui, héritera des questions soulevées à Abidjan. Pour l'avenir, il est plus que vraisem-

blable que l'horizon s'est élargi et qu'aucune mise en garde ne pourrait arrêter cette recherche que Paul VI appelait de ses vœux en disant aux Africains qu'ils étaient leurs propres missionnaires. Si ce travail d'Église qui est aussi un impératif fortement africain se fait et doit se faire en communion avec Rome, il est normal qu'il se fasse dans la tolérance et à la lumière de l'Esprit.

M. Bernard Dadié, ministre de la Culture de la Côte-d'Ivoire, a eu, lors de l'ouverture, un mot à la fois plaisant et significatif : naguère, a-t-il dit, lorsque Rome parlait, la cause était entendue ; aujourd'hui, lorsque Rome parle, le débat est ouvert.

Il l'est effectivement et en profondeur. Ce débat devra déboucher non point sur des ratiocinations gratuites, mais sur les conditions d'être pleinement africain et authentiquement catholique. Et il n'est pas absurde de penser que l'une de ces conditions, une des conditions majeures, est la liberté, condition fondamentale du développement et de la libération de l'Afrique et de l'Africain. C'est dans l'espace de la liberté qu'il faudrait lâcher « le peuple de Dieu » qui est en Afrique : il y vivra les contradictions et les implications de son pouvoir potentiel ou réel ainsi que les appels de sa responsabilité humaine et spirituelle. Peut-être, y rencontrera-t-il pur de toute trace étrangère le visage de son Dieu. Il faudrait donc, absolument et impérativement, que les Églises d'Afrique témoignent et démontrent, entre autres choses, que ce n'est pas une fatalité éternelle, comme le croyait Ernest Bloch, si les Églises chrétiennes n'ont jamais fait briller leur lumière sur le monde que pour les funérailles de la liberté.

V.Y. Mudimbe,
Professeur ordinaire
à la Faculté des Lettres,
Université Nationale du Zaïre.



Congrès de la Société française de littérature générale et comparée Limoges, 23-27 mai 1977

mythes, représentations, images

Le Congrès de la Société française de littérature générale et comparée, qui s'est tenu à Limoges en mai dernier, s'ouvrait pour la première fois assez largement à la littérature d'Afrique, qu'il intégrait officiellement.

Le thème général du Congrès était l'étude des « Mythes, Représentations, Images ». Conférences d'introduction, symposium permettaient aux spécialistes de la littérature comparée ou de l'exploration de l'imaginaire d'exposer et de confronter leurs théories. Après le président René Guise, les professeurs Backes, Brunel, Viernes, Sellier, Trousson, Couffignal, définirent leurs méthodes (1) et éclairèrent certains mythes. Outre ces séances collectives, divers ateliers fonctionnaient séparément et résumèrent leurs conclusions ou plutôt leurs suggestions à l'ensemble des participants dans une séance plénière.

Parallèlement au séminaire sur le théâtre (« La fonction mythologique du théâtre »), sur la science fiction (« élaboration de nouvelles mythologies par la science fiction et le fantastique M. Thiery »), sur la littérature occitane (« Image et permanence du Moyen Âge occitan dans les littératures modernes », M. Bec), se tenait un séminaire sur l'Afrique. Était-ce les littératures longtemps considérées comme marginales auxquelles était ainsi donné le droit de cité ? Était-ce la reconnaissance avouée des « contre-littératures » (livre de Mouralis).

Le Professeur Grassin introduisit le colloque d'Études africaines en soulignant l'intérêt d'une étude comparée des littéra-

tures africaines francophones, anglophones, lusitophones (sur ce troisième point, voir la communication de P. Rivas).

Cependant, en ce qui concerne l'Afrique était proposé comme thème d'étude, d'abord « la survivance des mythes traditionnels africains dans la littérature moderne », titre devenu, dans une seconde formulation peut-être en fonction des communications parvenues aux organisateurs ? Mutation des mythes traditionnels dans la littérature moderne.

Les communications furent nombreuses, riches et diverses. M. Pageard qui coordonnait avec beaucoup de finesse les travaux de cet atelier eut fort à faire pour harmoniser les différentes communications et accorder les parties parfois violemment opposées dans les discussions.

Très tôt est apparu le besoin de définir le mythe traditionnel – démarche qui d'ailleurs s'avérait conforme aux préoccupations générales du Congrès (cf. la communication de Mme Simone Vienne).

Hamadou Kone fit remarquer que la traduction du mot mythe n'existait pas dans les langues africaines connues de lui. Nous n'avons pas, faute de temps, extrait de cette observation toutes les implications qu'elle contenait.

M. R. Mercier assigne aux mythes « un rôle d'explication des mystères de l'Univers ». Il distingue « les mythes cosmogoniques qui rattachent le présent à un passé-fondement et « les mythes d'« éducation » qui révèlent aux nouvelles générations la sagesse qui a permis aux ancêtres de mener une vie heureuse. »

Alain Ricard écarte l'emploi du mot mythe au sens anthropologique du terme et accepte le mythe au sens d'idées reçues – cf. le sens barthien du terme (*Mythologies*, éd. Seuil) – sens exclu par les mythologues sus-cités.

Est envisagée par M. Cornevin la création de mythes historiques : Chaka, Ruben. Mais la notion de mythe historique n'est-elle pas contradictoire ?

Roger Chemain préférerait que le critique s'attachât à l'étude du « décor mythique » de l'œuvre, modifiant légèrement pour cela la définition de Gilbert Durant et y ajoutant une dimension historique.

Le rapport final de M. Pageard fit la part belle à l'inventaire des mythes de la tradi-

tion orale. Les ethnologues comme Marcel Griaule, Geneviève Calame-Griaule, Germaine Dieterlen ont donné en leur temps à ces études une impulsion qui se prolonge, féconde.

Dans une première approche du thème du colloque, l'étude de la littérature traditionnelle jouit d'une faveur privilégiée, et en particulier les mythes de l'Ouest africain.

La communication de M. Chevrier, celle de Mme Kesteloot, celle de M. R. Mercier en partie, s'inscrivaient dans cet « inventaire des mythes archaïques révélés par l'art oral » (texte d'orientation préliminaire). Le premier, M. Chevrier, présentait avec « Amarri Diarra, conteur-chasseur du Bélédougou » le passage de la réalité au mythe. Mme Kesteloot établissait une « problématique de la littérature orale ». M. Mercier s'attachait au conte déjà transcrit.

En ce qui concerne le prolongement de ces mythes dans les littératures modernes, une triple éventualité apparaît selon que les mythes subsistent, mais affaiblis, ou sont investis d'un sens renouvelé, ou sont relayés par des figures nouvelles.

Dans le premier cas, la littérature impliquerait un affaiblissement du mythe.

En ce sens, Mme Goré constate « que le sacré, dans la littérature d'expression française, ne connaît pas l'émergence souhaitée ». La parodie de la Cène chrétienne à la fin de *Xala* est la preuve d'un affaiblissement des mythes. Dans le film *Emitai*, il ressort d'une discussion avec Sembene Ousmane que le fétichisme va à l'encontre de la représentation épique, retarde le combat. « Finalement les romanciers n'assument pas les cosmogonies que l'on veut leur faire assumer. » Goré regrette que l'expression de la tradition ne soit parfois que folklore et exotisme, et que le roman soit coupé des valeurs. « Il n'y a pas dans le roman moderne émergence des valeurs sacrées. » Il est à craindre que la littérature moderne opère une désacralisation des mythes.

Mais l'écrivain moderne, bien que né au village, a-t-il toujours accès aux mythes, objets d'une véritable révélation, lors des cérémonies d'initiation ?

Déjà au niveau du conte selon M. Mercier avec le passage au texte écrit s'atténue le mystère, la force irradiante du mythe. M. Mercier constate cette déperdition de la force vive du mythe dans les contes transcrits par Birago Diop et Bernard Dadié : *Contes et Savanes* et *Le pagne noir*. Nous assistons à un phénomène de démythification. « Les écrivains africains qui opèrent la transposition littéraire tendent à les désacraliser, à réduire les mythes au rôle de purs ornements littéraires » (R. M.).

(1) « On peut définir le mythe comme « un récit mettant en scène des personnages décrits, non naturels. Le récit est organisé en séquences (...). Il implique un coefficient de croyance » (Communication de Mme Vienne).

« Le mythe vit de manière originale compte tenu de celui qui l'utilise, consciemment ou non (et suivant que cette utilisation est consciente ou non), des coordonnées socio-historiques, du « lieu » (littérature, psyché, etc.) où il se manifeste » (id.).

« Comment est-on passé du mythe aux genres littéraires qui lui sont diachroniquement contigus (tragédie, épique, roman...) ? »

« Les ethnologues tendent à parler de rupture entre mythe et littérature. Oserons-nous conjointement ces deux termes ? »

« La fortune de telle figure mythique à une époque donnée peut-elle servir à analyser les lignes de force de cette époque ? » (Ph. Sellier).

Nous remarquons qu'il existe d'ailleurs, dans les recueils de contes, peu de mythes au sens d'explication cosmogonique du monde. Nombre de contes rapportés ne contiennent que des résidus de ces explications mythiques. Il en va ainsi dans le dernier ouvrage de Mme Denise Paulme.

M. Gourdeau lie l'amenuisement des mythes à leur introduction dans la diachronie et analyse de manière approfondie cette évolution dans **L'étrange destin de Wangrin**. « A l'immobilité du mythe, parole collective, tend à se substituer une mobilité historique et individuelle (...). La déchéance finale du héros et l'érosion de son propre mythe ne sont-ils pas une figuration allégorique de la dégénérescence progressive, sous la poussée de l'histoire, des mythes ancestraux ? »

Un risque est que les mythes demeurent dans la littérature moderne sous une forme figée, stéréotypée. Jean Derive qui montre les modalités de l'insertion de la parole traditionnelle mythique dans l'œuvre moderne, avec le récit du chasseur inséré dans **Les soleils des Indépendances** qui aborde le problème de l'écriture du mythe, parle de collages, d'insertion artificielle de la parole traditionnelle dans le récit moderne, risque conjuré par Kourouma.

En ce qui concerne les romans traitant de l'initiation, « le savoir initiatique et les techniques initiatiques d'acquisition de ce savoir sont en Afrique une réalité encore vivante, et qui a fait l'objet de nombreuses études ethnographiques. Au niveau romanesque demeurent des allusions éparpillées dans divers ouvrages. Or, est retenu de préférence l'aspect le plus spectaculaire de l'initiation épreuves, masques, blessures ou mutilations rituelles » (R. Chemain).

Pour cerner ce devenir du mythe originel dans la littérature écrite, peut-être aurions-nous pu méditer les conclusions de Levi Strauss analysant le passage du mythe à une forme littéraire un peu particulière il est vrai, le roman-feuilleton d'où l'introduction de la notion de sérialité : Ce roman serait né de l'exténuation du mythe. « Quelque chose d'irréversible se passe (...), la matière mythique laisse progressivement fuir ses principes internes d'organisation ». Le processus « consiste en une dégradation irréversible (du mythe) depuis la structure jusqu'à sa prépetition ». (**L'origine des manières de table**, p. 104 - 106).

Le phénomène inverse est de savoir comment retrouver les mythes présents dans la littérature moderne.

La communication de Mme Kesteloot at-

tire l'attention sur une nouvelle lecture du mythe hérité de la tradition. Dans l'exemple qu'elle rapporte, le commentaire qu'elle propose montre comment le mythe « fait éclater l'opposition entre musulman et animiste ; le conte soutient le mystique contre le matérialiste » écrit-elle encore, à propos de ce récit recueilli au Sénégal.

Par ailleurs, le mythe se reproduit modifié par son insertion dans le contexte romanesque. Par exemple, « on constate la persistance dans des œuvres modernes d'une structure initiatique qui permet la mise en œuvre d'un certain nombre de mythes présents dans l'initiation traditionnelle ». Et parallèlement aux romans sur l'initiation, existent de véritables « romans initiatiques ». Dans **Krimby ou la loi de Niang (Dorsainville)** une promotion d'initiés, recrutés pour le Festival de Dakar de 1966, découvrent le monde et font l'expérience du passage de l'initiation à l'éducation (R. Chemain).

Un mythe comme celui de la mauvaise mère se transmet de la littérature orale à la littérature écrite. Présent dans l'imaginaire traditionnel (2), il persiste dans ses formes d'expression modernes. Le mythe repris par Hamadou Kourouma, Mongo Béti ou Tchicaya U'Tam'Si est un héritage du passé mais remanié, chargé de significations nouvelles et non simple imitation, ou passage direct de la tradition orale à l'expression écrite (A. Chemain).

« Dans l'œuvre écrite, des fantasmes personnels, « mythes personnels », viennent relayer les schémas ancestraux ou leur redonnent vigueur, impact, force d'émotion. Ou bien ce sont les drames, les crises d'une époque qui redonnent vie aux fantasmes collectifs : totalitarismes, guerres civiles, racismes, etc. » (A. C.).

Intégrés à la littérature moderne, les mythes sont interprétés en fonction d'une problématique historique, politique, économique. L'évolution du roman africain démontre que les revendications ont changé. A la requête des indépendances a succédé la lutte contre les bourgeoisies en place. Niane, cité par Alain Ricard, insère le mythe dans la problématique des années 60. « L'utilisation moderne des mythes renvoie à un discours politique » (A. Ricard). Cette nouvelle utilisation des mythes est liée à la construction des nationalismes.

M. Robert Cornevin pense que cette réactivation des mythes du passé est favorisée par le théâtre et les media. Il s'agit pour lui essentiellement du « mythe historique présent dans la tradition orale ».

M. Cornevin souligne l'importance de « l'épopée vivante » exposée par lui dans

la littérature africaine par son « **Histoire des peuples de l'Afrique Noire** ». « Le passage des mythes historiques au théâtre s'insère tout naturellement dans la valorisation des thèmes nationaux. » « Des conditions politiques, techniques, pédagogiques et financières » favorisent cette résurgence des figures héroïques.

M. Mercier avait reconnu que dans la littérature africaine moderne, « la fonction sociale des mythes étant nécessaire, les anciennes légendes semblent relayées par des mythes nouveaux attachés à la personne des héros historiques, intercesseurs entre les générations actuelles et un sacré désormais plus politique que religieux ». Ainsi sont Chaka, Ruben absent et présent à la fois dans le récit de Mongo Béti (A. C.). Nous ajouterons Lumumba auquel redonne vie l'œuvre de Tchicaya.

Ceci nous amène à nous poser le problème de la création de nouveaux mythes dans la littérature moderne – quoique l'expression soit paradoxale.

On peut prétendre à une mythification de Shango, élément du panthéon Yoruba, dans des œuvres nigérianes.

On assiste à une mythification de Chaka avec les œuvres de Mofolo, Senghor, Badian, Tchicaya, au moment de la revendication des indépendances ou de la monopolisation du pouvoir par de nouveaux rois (**Le Zoulou**). R. Chemain cite l'exemple du prophète Matswa dont l'image est perpétuée dans cinq œuvres au moins de la littérature congolaise moderne.

Ce mouvement est l'inverse du précédent. Si d'anciens mythes meurent, d'autres naissent ou se modifient. Mais n'est-ce pas plutôt, dans le cas des personnages historiques, le même mythe du héros (cf. Ph. Sellier) qui se poursuit sous une autre forme ?

En résumé, les participants au colloque maintiennent ouverte la problématique abordée quant au rapport entre le mythe traditionnel et le mythe assumé par l'écriture. Est encouragée l'opération premièrement abordée de la collecte des mythes anciens. Une recommandation est faite pour que soient décrites, comme l'ont fait les auteurs de communications, les circonstances dans lesquelles ont été recueillis les récits oraux. « La déontologie littéraire exige que soit précisée l'identité de l'information. » Notons qu'il en va de même pour les emprunts aux œuvres écrites des collègues. La même déontologie veut que l'on cite ses emprunts.

Une mise en garde est prononcée contre la confusion entre l'histoire littéraire et l'anthropologie. De même, il faut éviter

(2) Cf. *La mère dévorante*, D. Paulme, NRF 1976.

« le fétichisme de l'oral » qui engendrerait une tendance au « primitivisme ». Il serait bon d'éviter le clivage oral/écrit, surtout s'il implique une dichotomie qui assimilerait d'une part oralité et art populaire, d'autre part, écriture et art « savant » (cf. le débat des folkloristes et des contextologues).

Enfin peut-être avons-nous à « nous occuper plus de littérature que de mythe », pour être fidèle au propos de M. Trous-

son. (Conclusion du symposium « Mythes, domaine et méthode.)

Le colloque a soulevé plus de problèmes qu'il n'en a résolu, ce qui est le signe d'une recherche active et vivante et le refus de conclusions figées. Le débat reste ouvert. L'université de Limoges qui, en la personne de M. Grassin, fut à l'origine de ces débats, doit être remerciée.

Arlette Chemain

Civilisation noire et éducation

Lagos, 15 janvier-12 février 1977

Depuis sa fondation en 1966 à Dakar, le Festival mondial des Arts négro-africains comporte essentiellement trois parties :

- des spectacles,
- des expositions,
- un colloque.

Ce dernier point apparaît comme le centre, disons le cœur même du Festival. Savants, écrivains et artistes du monde noir mettent en commun, à cette occasion, leurs réflexions, leurs recherches et leurs expériences, et définissent une stratégie d'ensemble pour mieux faire connaître le monde noir et ses richesses culturelles, et renforcer la solidarité de ses ressortissants en vue de leur libération culturelle totale.

Le thème du colloque du 2^e Festival (Lagos, 15 janvier - 12 février 1977) a été cette fois « **civilisation noire et éducation** » (1). Il a été abordé en dix sous-thèmes regroupés en cinq commissions comportant chacune deux sous-commissions; ce sont :

Tous les domaines de la connaissance et de la manifestation de la culture ont été inscrits à l'ordre du jour.

Participants

L'un des aspects les plus impressionnants de ce colloque a été la grande diversité du monde noir, son énorme richesse et son dynamisme. De jeunes savants et chercheurs découvraient de vieux pionniers. Pour donner une faible idée de ce que fut le colloque de Lagos, il faut signaler que plus de 50 pays y étaient représentés, totalisant près de 800 participants. Plus de 300 communications ont été entendues et discutées.

Ce succès fut le résultat de trois années de préparation minutieuse (précolloque, enquêtes, consultations diverses).

Le programme de Lagos

C'est ici qu'apparaît à l'évidence tout l'intérêt de ce colloque monstre. Le projet majeur du colloque de Lagos a été de définir les rapports de la civilisation noire telle qu'elle se dévoile aujourd'hui, émergeant des brumes de la colonisation, de l'oralité multiséculaire et de l'éducation des peuples noirs. Un projet d'intégration, en somme, de toute la civilisation noire par les Noirs aujourd'hui happés par les civilisations étrangères à l'Afrique.

Mais quelle Afrique ? la noire ? la blanche ? la diaspora ? Peu importe, la nécessité sur laquelle tout le monde s'accorde est celle d'une libération culturelle totale des peuples noirs, d'une maîtrise totale de leur héritage culturel, des moyens de l'enrichir et de le transmettre par l'éducation. Un tel défi rendait indispensable l'élaboration d'une stratégie globale dont « chaque Afrique », puis chaque pays devraient concrètement définir les contours en vue d'une action à court, moyen et long terme.

Ce vaste idéal ne peut être exposé ici en détail. Mais la question qui a hanté tous les participants est « comment le réaliser ? ».

Force était donc de définir un programme d'action, que le P. Mveng, rapporteur général du colloque, proposa d'appeler **programme de Lagos**.

Le premier point de ce programme concerne l'unité africaine et l'unité du monde noir. La première est une nécessité géographique, historique, politique et culturelle. L'Organisation de l'unité africaine (O.U.A.) y consacre de nombreux efforts. Mais elle doit être complétée par l'unité du monde noir, nécessité historique, culturelle, et pourquoi pas, politique. « L'appel lancé par nos frères de la Diaspora, ceux des Amériques, des Caraïbes... de l'océan Indien et de l'Australasie, s'adresse directement à l'Afrique : elle est le fondement de leur unité non seulement ethnique, mais surtout culturelle. C'est autour de l'Afrique que tous les peuples noirs dispersés de par le monde entendent refaire leur unité. »

Sur ce plan, le colloque de Lagos est apparu comme une page nouvelle ouverte dans l'histoire de notre temps :

« ... ce qui caractérise le destin commun des peuples noirs à travers le monde, c'est leur commune aspiration à la libération totale, à la reconquête de leur identité culturelle, et de leur place légitime dans la construction du monde. Ainsi, commune origine, commun destin historique et commune aspiration font de l'unité du monde noir une exigence historique. »

SOUS-THÈMES	COMMISSIONS
• Civilisation noire et Arts • Civilisation noire et Pédagogie	Commission I
• Civilisation noire et Langues africaines • Civilisation noire et Littérature	Commission II
• Civilisation noire et Philosophie • Civilisation noire et Religion	Commission III
• Civilisation noire et Conscience historique • Civilisation noire et Systèmes africains de gouvernement	Commission IV
• Civilisation noire et Science et Technologie • Civilisation noire et Mass media	Commission V

C'est dans ce but qu'a été proposée la **création d'un centre mondial d'étude des peuples et civilisations noirs**.

Un plan d'action a été défini pour chaque sous-thème en trois points :

- un programme systématique de recherches de base sur le patrimoine culturel de chaque pays ;
- un programme de production de matériel pédagogique pour l'enseignement des cultures noires ;
- un programme de formation du personnel éducatif et enseignant compétent dans le domaine des civilisations négro-africaines.

Il est bien difficile, voire impossible, de résumer les travaux d'un colloque qui a duré 15 jours, traité 10 thèmes, rassemblé 800 savants, chercheurs, professeurs, hommes de culture, dans une des villes les plus grouillantes et les plus embouteillées du monde - Lagos. Mais il est remarquable que tant d'idées brassées, tant de discussions passionnées et tant de voix noires dispersées de par le monde, aient pu aboutir à quelques lignes de force d'un programme d'action clair et précis, qui a fait l'unanimité de tous les participants : « Nous, représentants des artistes, écrivains et hommes de science du monde négro-africain, réunis en colloque du 17 au 31 janvier 1977 au cours du II^e Festival mondial des Arts négro-africains (Lagos, 15 janvier - 12 février 1977), nous présentons ce programme à tous nos États, à l'Organisation de l'Unité africaine, ainsi qu'aux Organisations régionales, continentales et intercontinentales couvrant le monde négro-africain. Nous mettons à leur disposition nos talents et notre expérience pour que le rêve qui nous a réunis à Lagos devienne bientôt réalité » (déclaration finale, Lagos, 31 janvier 1977).

En marge du rêve... le fait que « Lagos » ait eu lieu est à la fois une révélation et un défi : la révélation d'un monde noir aux richesses incommensurables..., le défi à un monde qui offre, voire impose, au monde noir des prêts à consommer culturels. A charge pour les noirs de prouver qu'ils sont crédibles ! Bien sûr !

F. Lumwamu,
Rapporteur sous-commission III
Université de Brazzaville.

(1) Cet article avait été prévu pour notre précédent numéro « A travers les colloques ». Par suite de divers contretemps, il ne nous était pas parvenu au moment où nous mettions sur presse. Il est certes tard pour parler du colloque de Lagos de janvier 1977, mais ce texte est un rappel intéressant des points qui font l'objet de nos préoccupations et de celle de nos lecteurs, pour ceux qui auraient eu déjà l'occasion de lire des comptes rendus du Festival de Lagos.

... du Zaïre

la folie ou la soirée des proverbes

Réduction d'un conflit par la parole

Réalisation d'un psychodrame par les élèves de l'Institut national des Arts de Kinshasa.

L'idée de créer un spectacle autour de ce personnage curieux qu'est le fou dans la société traditionnelle me hantait depuis quelque temps. D'autant plus que les pays africains connaissent une prolifération de centres psychiatriques, d'asiles et autres maisons du même genre, pour « protéger » la société contre les agressions des déséquilibrés mentaux.

Je me suis alors posé une série de questions : Comment la société traditionnelle africaine a-t-elle existé au personnage du fou ? D'abord existait-il des fous ? Si oui, comment la société soignait ces fous ? Où les plaçait-elle, puisqu'apparemment il n'y avait pas de maisons de fous. Somme toute, quelle était la place du fou dans la société traditionnelle ? Toutes ces questions m'ont amené autour d'une table avec les étudiants de deuxième Graduat (1) en interprétation dramatique. Ils étaient huit et c'était le nombre idéal. Car le travail devrait être aussi précis que possible. Il nous fallait créer un langage dramatique autour d'un thème choisi, le tout supporté par le schéma de la palabre. Pour cela, il fallait imaginer un conflit. Chaque étudiant devait penser dans sa langue d'origine. Il est apparu rapidement que la tâche était ardue. La plupart de ces étudiants ne connaissaient que de façon primaire leur langue maternelle ou qui pis est, ne la connaissaient pas du tout. Alors je les ai obligés à aller interroger parents, voisins, amis... Ce fut la première étape.

La seconde étape fut d'imaginer le schéma d'une intrigue autour du fou, dans l'univers d'un village africain. Ce qui nécessitait une foule d'autres personnages plus ou moins importants. La famille du fou avec les deux clans : mater-

nel et paternel. Le père, la mère, l'oncle maternel et d'autres membres de la famille. Le chef du village dont le rôle est déterminant dans le règlement des conflits du village. Les notables, conseillers directs du chef du village. Le sorcier, personnage curieux et ambigu, capable de donner ou d'enlever le mauvais sort. Le devin, révélateur de l'origine du mal dans la société, personnage assez douteux. Puis il y a l'éternel personnage qu'on rencontre dans presque chaque village africain. Il est soûlard ou enclin au sexe, ou bouffon, tout simplement.

Il a été demandé à chaque comédien étudiant de choisir un personnage pour lequel il avait de la « sympathie » et des affinités. A partir du personnage choisi, lui trouver un langage à lui et une stature, un volume que chaque acteur doit lui donner.

Ensuite, chaque personnage devait être défini par rapport aux autres pour créer des « situations ».

A partir de ce moment, on est passé de la table de travail à la scène pour improviser. Puis on s'est efforcé d'éliminer tout parasitisme au niveau du langage, au niveau des « tics ». On recommençait, puis on fixait un texte. Pour la séance suivante, je demandais à chaque comédien de réaliser un dialogue avec les autres personnages, dans une situation donnée.

Puisqu'il y avait conflit et que ce conflit devait être réduit au moyen de la parole (c'est la définition même de la palabre), il fallait faire usage des proverbes judiciaires, des formules, des chants convenant à chaque situation.

Le résultat fut ce « petit-quelque-chose » que nous avons nommé tour à tour : **la folie colonisée, la folie ou la soirée des proverbes, la Palabre**. De quoi s'agit-il ?

Djangi, fils de Mwimpa a disparu en plein jour. Le village ne vit plus car il

(1) Graduat : équivalent d'une deuxième année de Deug.

était le seul à procurer du gibier à toute la communauté. Un matin, dans l'atmosphère du village, le chef, entouré de ses notables, apprend le retour de Djangi. Mais Djangi n'est plus le même. L'enfant est malade. Les deux clans, maternel et paternel, se rejettent la faute. A tel point que le conflit éclate avec violence. L'affaire est portée à la compétence du chef du village, aidé de ses notables et des juges traditionnels. On cherche l'origine du mal; on la décèle et l'enfant est guéri par le sorcier. C'est la fête au village. Au moment où la fête bat son plein, on danse, on chante, on mange, coup de théâtre: une force indéfinie, une force aux multiples visages arrête la fête et s'empare de l'enfant et l'emporte vers... l'asile, la pri-

son, la mort... selon la part que le spectateur prend au drame. Sur la scène, les membres de la communauté restent impuissants et le tam-tam, symbole de la fête arrêtée, de la fête tombée, git inanimé. Inanimé? Oui, car le tam-tam aussi est un personnage avec son langage que lui prête le batteur. C'est la fin. Le spectacle dure une heure. Mais une heure d'intense vie, une heure de douche proverbiale, une heure d'amour et de paix; mais aussi – ô paradoxe – une heure d'angoisse partagée.

Sur le plan dramatique, il convient de faire remarquer que ce spectacle ne peut être présenté par d'autres acteurs que ceux qui l'ont créé. En effet, chaque com-

médien a créé son langage, y a introduit un certain nombre de formules et de chants propres à ses origines linguistiques. Toute autre troupe qui voudrait monter cette pièce doit recréer le spectacle à partir du thème central. Sans doute est-ce là son originalité et son authenticité et peut-être là aussi son caractère plus ou moins ésotérique. Il s'agit là d'une création collective (2).

Bakomba Katik Diog,
Professeur à l'Institut national
des Arts

(2) La démarche suivie est intéressante. Nous ne pouvons, faute de place, reproduire le texte de cette réalisation.

... de Côte-d'Ivoire

initiation à la recherche bibliographique : expérience conduite avec des étudiants de biologie animale

Expérience pédagogique inédite à la Faculté des sciences d'Abidjan, elle a été pratiquée, à notre connaissance, dans trois disciplines: en biologie animale (biologie de la reproduction), en chimie organique et en géologie.

Nous ne rapporterons que nos expériences vécues dans le premier domaine qui est le nôtre. Elle fut réalisée avec les étudiants de maîtrise de sciences naturelles, section de biologie animale.

MOTIVATION

Cette initiative fut motivée par les facteurs suivants:

- En dehors des cours magistraux dispensés par le professeur, les étudiants en sciences lisent peu, s'informent peu et ne cherchent pas à approfondir un problème.
- Les étudiants prétendent que l'information est impossible faute de documentation et d'actualisation de la bibliothèque universitaire, alors que beaucoup d'entre eux ignorent les ressources multiples de celle-ci et surtout ne savent pas les exploiter.

– Enfin, les étudiants sont dans la structure actuelle, pour la majorité, des futurs enseignants, quelques-uns seulement se dirigeront vers la recherche fondamentale ou appliquée. Quelle que soit leur orientation, ils seront tôt ou tard confrontés avec des problèmes de mise au point des connaissances scientifiques dans un domaine précis, en tenant compte que la science évolue rapidement et que les notions acquises lors de leurs études seront vite dépassées. Autrement dit il y a un recyclage permanent de la connaissance scientifique. Il leur faudra rechercher des documents: du plus général au plus spécialisé; analyser ces documents et en faire une synthèse. Or, jusqu'à ce niveau de leurs études, c'est le professeur qui fait pour eux la synthèse des informations et idées sur un thème donné. Donc, pour celui qui aura à rédiger un cours, comme pour celui qui devra entreprendre une mise au point sur un fait scientifique d'actualité, cette notion de synthèse est à la base de tout travail ultérieur.

Il nous a donc paru essentiel d'initier dès le stade de la maîtrise les étudiants à l'information et à l'actualisation des connaissances scientifiques. Cette expérience

fut réalisable grâce aux circonstances suivantes:

- La motivation des étudiants.
- Le petit nombre des étudiants inscrits dans cette section.
- Le concours de la bibliothèque universitaire, plus particulièrement de la documentation et du conservateur de la section scientifique de la bibliothèque universitaire.

PRINCIPE

Des thèmes d'actualités en rapport avec les études de base et fondamentales abordées au cours magistral sont proposés aux étudiants. Ainsi dans le domaine de la biologie de la reproduction, nous avons soumis aux étudiants huit sujets dont nous avons exposé rapidement pour chacun d'entre eux l'intérêt d'actualité scientifique ou économique.

Après concertation, les étudiants choisissent un thème. Ainsi pour l'année scolaire 1975-1976, fut retenue la proposition: les prostaglandines; définition et rôles dans la physiologie sexuelle.

A moins d'un cours spécialisé, soit de biochimie, soit de physiologie de la reproduction, les prostaglandines et leurs rôles ne sont pas abordés d'une manière approfondie dans les enseignements de base que représente la maîtrise d'enseignement. Donc les étudiants se trouvent confrontés avec un sujet neuf, presque inconnu.

Par où commencer ? Que faire pour éviter de tomber dans les généralités imprécises et la spécialisation excessive d'articles de revues. Comment exploiter les multiples ressources inconnues de la bibliothèque de l'université et des autres bibliothèques locales (Faculté de médecine, I.N.S.P., B. Nationale, B. des instituts de recherches, etc.).

MÉTHODOLOGIE

Dans une première étape, le bibliographe professionnel joue un rôle essentiel. En partant des instruments de travail de base (fichiers-matières, encyclopédies, grands traités), il montre concrètement aux étudiants comment on situe, délimite et poursuit rationnellement une recherche bibliographique.

La terminologie étant précisée et les bases de la recherche définies, nous leur indiquons les deux niveaux essentiels de la recherche, à partir de sources dites primaires (textes eux-mêmes) ou d'autres, dites secondaires, ces dernières devant être utilisées en premier lieu, car elles sont les guides menant à l'information que constitue le document scientifique lui-même. Ces sources secondaires sont soit signalétiques, soit analytiques.

Outils de recherche.

Nous expliquons ce qu'est une revue analytique, et indiquons les principales en biologie :

- Biological abstracts ;
- Bulletin signalétique du C.N.R.S., parties biologie animale, endocrinologie ;
- excerpta medica, section Endocrinology ;
- Excerpta medica, section Endocrinology ;
- Chemical abstracts, parfois utile en biologie.

A partir du sujet retenu, nous montrons aux étudiants comment chercher dans ces différents répertoires, les références bibliographiques pouvant les intéresser. Il faut pour cela qu'il sachent utiliser les index ou « thésaurus » de ces revues analytiques et choisir judicieusement un certain nombre de mots clés à exploiter. Il est indispensable qu'ils sachent « formuler » leur recherche en quelques mots pertinents et apprennent à manipuler le vo-

cabulaire scientifique anglais aussi bien que français.

Les revues d'analyses ayant été convenablement exploitées et permettant de connaître sommairement le contenu d'un article, il convient alors de consulter les revues signalétiques, qui ne donneront que des références sans analyse, mais permettront, si le titre est suffisamment significatif, de retenir encore un certain nombre d'articles. Les étudiants pourront utiliser entre autres un répertoire signalétique qui est le complément des « Biological abstracts » : le « Biosearch index », puis l'« Index medicus ». Ce dernier présente la particularité d'avoir un thésaurus préétabli par la National library of medicine, liste de mots clés publiée par cette bibliothèque et mise à jour annuellement. S'ajoute un instrument de travail très précieux : le « Current content », publication hebdomadaire qui reproduit en fac-similé le sommaire d'un certain nombre de revues, ainsi que son complément le « Weekly subject index », permettant une recherche par sujet.

Après avoir exploité au maximum tous les instruments de travail dont ils peuvent localement disposer, les étudiants pourront, par le canal de leur laboratoire s'abonner à des « profils d'intérêt », c'est-à-dire confier à de grands organismes spécialisés une recherche permanente sur le sujet qui les intéresse, suivant les mots clés significatifs de leur recherche. Il est possible de s'abonner à de tels profils, soit au C.N.R.S. (système Pascal), soit à l'Institute for scientific information (système Asca) ou, également aux U.S.A. au « Bioscience information service » (système Class).

Nous en venons ensuite aux catégories particulières de documents, souvent difficiles à se procurer et très importants pour la recherche : les thèses, les tirés à part, les titres et travaux de professeurs. Il n'existe pas, à notre connaissance, de catalogues de thèses à l'échelon européen. Par contre, les U.S.A. répertorient leurs thèses et les analysent dans les « Dissertation abstracts » ; on peut obtenir des microfilms de ces thèses à Ann Arbor University (Michigan). Les tirés à part sont très utiles ; quand ils en ont été suffisamment pourvus, les auteurs en envoient volontiers (distribution de formulaires à employer pour cette demande).

Technique.

Le thème retenu par les étudiants en biologie de la reproduction pour l'année 1976-1977 a été le suivant :

« Synchronisation des œstrus chez les bovins dans le but d'une meilleure rentabilité des élevages ».

Elle a été ainsi conduite :

- Documentation de base sur le sujet dans un traité spécialisé :

« Handbook of Physiology », part. 7 : Endocrinology, Washington, Physiological society, 1973.

- Recherche dans le Bulletin signalétique du C.N.R.S., section 361 : Endocrinologie et reproduction.

Plan méthodique : partie « Reproduction et fonctions sexuelles Vertébrés », 07 ; « Fécondation » ; D 02 : Technique « Synchronisation de l'ovulation ».

Recherche à travers les années 1975, 1976 et 1977.

- Biological abstracts, recherche dans l'index par mots clés à :

« Estrus », « Bovine », « Fécondation », « Estrous cycle ».

- Chemical abstracts : « Estrus », « Estrogens ».

- Excerpta medica : endocrinology.

- Index medicus.

Au total, nous estimons qu'exploitant tous ces instruments de travail pour les années 1975, 1976, 1977, une cinquantaine de référence pertinentes peuvent être détectées.

Dans une deuxième partie de l'exposé, nous avons été amenés à expliquer aux étudiants comment établir des fiches bibliographiques correspondant aux références qu'ils auront collectées et comment présenter une liste bibliographique rationnelle à la fin d'un travail. Pour les citations bibliographiques il y a lieu de suivre des normes ; pour les pays francophones sont utilisées celles de l'Association française de normalisation (AFNOR). Pour la présentation finale des bibliographies de mémoires ou de thèses, nous conseillons l'ordre alphabétique d'auteurs plutôt qu'une liste numérique suivant le déroulement logique du texte ; ce dernier procédé est intellectuellement plus satisfaisant, mais plus difficile à établir.

Enfin, nous précisons aux étudiants que, lorsqu'ils auront à rédiger un mémoire ou une thèse, ils devront respecter certaines règles de rédaction et se référer au « Code du bon usage en matière de publications scientifiques » diffusé par l'Unesco. Enfin, il devront suivre la règle d'or, non écrite mais élémentaire de l'honnêteté intellectuelle ; toute publication ayant servi à l'élaboration d'un travail doit être citée dans la bibliographie. Plinius l'Ancien, au début de notre ère, observait cette règle avec une grande rigueur et disait dans la préface à son « Histoire naturelle » : « J'ai placé la liste de mes sources en tête de mes livres... en les collationnant, j'ai surpris les autorités les plus sacrées à transcrire les anciens mot pour mot sans les nommer... c'est vraiment le fait d'une âme servile et d'un esprit stérile d'aimer mieux être pris en flagrant délit de vol que de restituer un emprunt ».

Application.

La deuxième étape de cette expérience consiste à appliquer les principes et les techniques décrites précédemment, au thème énoncé, en utilisant les mots clefs déjà définis. Toutefois, les étudiants ne devant pas réaliser une « thèse », nous ne pouvons exiger d'eux de dépouiller systématiquement toutes les revues signalétiques et analytiques existant à la bibliothèque. Mais, à titre de démonstrations et d'informations, nous leur avons demandé d'analyser les parutions des trois dernières années de revues comme :

- le Bulletin signalétique du C.N.R.S. (revue analytique de langue française);
- le Biological abstract (revue analytique de langue anglaise);
- Bibliography of reproduction (revue signalétique de langue anglaise).

A la suite de cette recherche, les étudiants établissent des fiches bibliographiques de toutes les références afférentes au sujet. Le professeur se charge ensuite de sélectionner celles-ci. Certaines se réfèrent à des revues auxquelles la bibliothèque est abonnée (dans le domaine de la biologie, elle est substantiellement représentée); d'autres à des revues qui n'existent pas à la bibliothèque. Dans le premier cas il est aisé de consulter l'article sur place. Dans le second cas, les articles sont commandés soit au C.N.R.S., soit à l'Aupelf, soit à l'auteur (demande de tirés à part tous les frais sont supportés par le laboratoire, ces dépenses faisant partie des crédits prévus pour les enseignements).

A la réception des documents, ceux-ci sont ventilés entre les étudiants et il leur est laissé un délai plus ou moins long en fonction de l'importance du texte à analyser (surtout si ce dernier est en anglais). Donc un travail personnel est demandé aux étudiants et au fur et à mesure de leurs études, ils viennent alternativement « en chaire » exposer devant leurs collègues et le professeur le résultat de leurs investigations.

C'est alors que commence le travail le plus ardu pour tous : celui de la synthèse pour laquelle le professeur doit diriger les débats et impliquer une orientation :

- élaboration d'un plan (susceptible de remaniements au fur et à mesure de l'évolution et de la complexité des informations apportées);
- rédaction d'un texte de synthèse compréhensible même par le non initié;
- citations et sources bibliographiques.

Après l'élaboration commune d'un texte définitif, celui-ci est corrigé en dernier ressort par le professeur, puis multigraphié et diffusé auprès des étudiants de la section qui ont participé à son élaboration.

**CONCLUSIONS**

Les leçons que tirent les étudiants de cette expérience sont multiples. En dehors de l'intérêt précis et scientifique qui était le point de départ de l'expérience s'ajoutent :

- la découverte des bibliothèques, car beaucoup ignoraient ce qu'elles renferment comme livres, revues, bulletins, thèses, atlas, etc.

- qu'une recherche bibliographique, pour être sérieusement conduite, doit être internationale, exhaustive, autant qu'il est possible, et honnête dans le sens de Pline;

- la nécessité de la connaissance de la langue anglaise. En fait aucune discrimination linguistique ne doit être faite mais nos connaissances étant souvent limitées, l'on ne peut espérer effectuer un travail valable sans pouvoir au moins lire les publications de langue anglaise qui constituent au C.N.R.S. 40 % des périodiques reçus, ce pourcentage ne tenant pas compte des résumés anglais dont sont souvent pourvues les publications russes ou japonaises;

- la découverte des échanges scientifiques internationaux (par la demande de tirés à part aux auteurs de tous pays, les prêts interbibliothèques, les échanges de thèses, etc.);

- la notion d'actualisation scientifique : les notions scientifiques évoluent à très grande vitesse et si l'information ne suit pas le même rythme, les connaissances deviennent vite périmées;

- la notion de vérité relative de la science : des équipes de recherche de différents pays peuvent travailler simultanément sur le même thème scientifique et avoir des opinions ou des résultats différents : c'est de cette confrontation scientifique que jaillit la lumière;

- Enfin que, par cet intérêt scientifique, l'Homme est universel et que tous sont à la recherche - chacun à sa manière - de la connaissance, de la vérité et de l'absolu.

Aucun étudiant de ces sections ne nous a déçu dans cette prospection et nous espérons qu'ils accepteront dans les années à venir de poursuivre cette expérience car il ne s'agit pas pour nous enseignants de « Former des têtes bien pleines, mais aussi des têtes bien faites » (Montaigne).

C.Tahiri-Zagret *
G. Janvier **
G. Péron **

* Laboratoire de biologie de la reproduction, Faculté des sciences, Abidjan.

** Bibliothèque de l'Université nationale de Côte d'Ivoire, Abidjan.

